PÉLADAN

—

INTRODUCTION

AUX

SCIENCES

OCCULTES

PÉLADAN

LA CHAINE DES TRADITIONS

INTRODUCTION

AUX

SCIENCES OCCULTES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et Cie

7 et 9, Rue de l'Éperon, 7 et 9

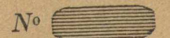


INTRODUCTION

AUX SCIENCES OCCULTES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR
HOLLANDE VAN GELDER ZONEN

N° 

PÉLADAN

LA CHAINE DES TRADITIONS

INTRODUCTION

AUX

SCIENCES OCCULTES



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7 et 9, Rue de l'Éperon, 7 et 9



I

LA DOCTRINE OCCULTE

Parmi les immortels pendentifs de la bibliothèque des députés, il en est deux, particulièrement admirables, et qui manifestent à quel point le génie éclaire ce qu'il regarde.

Ici, ce sont des pasteurs de Kaldée qui font leur prière aux étoiles ; là, un voyageur, un étranger, monte les marches d'un temple ; au seuil, des hommes magnifiques et calmes, en robe de lin, se dressent, gardiens des antiques mystères : et cela s'appelle Hérodote venant demander aux Mages de Babylone les clés de l'histoire. Quel

plus digne frontispice que cette double composition pour une histoire de l'occulte ? Dans la primitive humanité, les premiers qui rêvèrent devinrent voyants et, s'étant rassemblés, ils formèrent l'initial sacerdoce. Qu'avaient-ils vu, ces intuitifs, dans la nuit lumineuse ? Rien de formulable, rien d'expérimental, ils avaient vu ce qui est caché à l'être matériel et inattentif : la loi de relation qui unit entre elles toutes les choses créées. Ils avaient perçu un rapport fatidique entre la terre et le ciel, entre le créateur et la créature : ils avaient découvert l'éternel continent, l'au delà. Ils voulurent convier leurs frères à cette vision féconde, et la religion commença. Ils n'expliquèrent pas le mystère, ils le constatèrent et créèrent ainsi à l'intelligence un horizon. Leur génie fut sentimental et impressif d'abord : les formules ne vinrent que longtemps après ; et comme l'abstraction est inassimilable pour le commun, la superstition appa-

rut et s'est perpétuée jusqu'à nous, avec une fidélité prodigieuse. Le sorcier de Basse-Bretagne répète les conjurations gravées sur les briques de Ninive.

Si on posait à l'Institut de France, cette question : « Y a-t-il une science occulte ? », la réponse serait une ferme négation. Primitivement toute science fut occulte ; parce que primitivement la science parut comme un mysticisme et s'inaugura dans les extases. Des esprits superficiels se sont récriés sur l'origine révélée des religions, comme si leur essence s'accommodait d'une autre éclosion ! Il faut se dégager des habitudes cérébrales d'aujourd'hui pour se figurer la genèse obscure de l'esprit humain.

La première expérience ressembla à une oraison mentale, à une inspiration poétique. Au début, la pensée est prière, ode, hénosis (ravissement). Moïse, dont la physionomie nous est familière entre toutes celles des initiateurs, apparaît

en magicien, faiseur de prodiges ; sa prérogative réside en une intimité redoutable avec Jéhovah. Le législateur occupe une place idéale entre Dieu et Israël, véritable intermédiaire de la volonté d'en haut et de la supplication d'en bas. Il renferme en lui les attributs multiples du prêtre, du savant, de l'homme d'état et du saint, et ainsi il manifeste l'occulte lui-même.

Chez tous les peuples, les livres sacrés sont les plus anciens. La pensée de l'homme, comme son écriture, a débuté par la théologie : et la morale dans l'antiquité a revêtu le caractère d'une magie pratique.

Qu'on dédaigne les assertions bizarres d'un Paracelse sur l'*homonculus,* ce petit homme né dans une cucurbite, semence évoluant sans ovulation, soit ; mais les rêveries de l'espèce, c'est-à-dire les manifestations permanentes de l'esprit humain à travers les milieux divers, méritent une étude attentive. L'individu peut se complaire aux

hallucinations et rationaliser la folie ; l'espèce ne se trompe jamais ; un sûr instinct se manifeste en ses aspirations. « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain » a dit Jésus « mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu. » Or, cette parole résonne, éparse dans la nature et dans l'homme ; occultement, elle circule dans les phénomènes de l'attraction universelle.

Elle fut conçue d'une façon singulièrement confuse par les esprits primitifs. En concentrant son activité aux applications scientifiques, l'esprit moderne a cru que le mystère disparaissait devant son investigation. Cette illusion déplorable a produit le matérialisme, comme l'illuminisme naquit d'une excessive application aux modes contemplatifs.

Perpétuellement, la cause des sciences occultes sera ou perdue ou gagnée, suivant qu'on envisagera ses excès ou sa méthode. Nulle zône intellectuelle n'est le théâtre de si décevants mirages ; la

folie et la mort tragique, après des péripéties nombreuses mettent un cul-de-lampe macabre aux histoires de magiciens. L'Église les anathématise, le monde les méprise : et les honnêtes gens ne savent quelle opinion suivre !

Dans une civilisation où il y a plus d'écoles que d'élèves pour les remplir, comment existerait-il une science occulte ? Elle aurait au moins sa chaire au Collège de France.

En vain, je prétendrai que la religion, la poésie, l'art et même la médecine sont les rameaux verdoyants et prodigieux du vieil olivier de l'occultisme, on haussera les épaules, parce qu'on voit la religion à travers le Vatican, la poésie, l'art et la médecine sous les traits essentiellement individualistes et laïques d'un Hugo, d'un Delacroix, d'un Bouchard.

Il faut distinguer, en hermétique, les prétentions souvent folles, de la méthode singulièrement positive. Lorsque William Crookes

présenta ses belles expériences sur la nature radiante, la science moderne renonça à leur donner un déterminisme. Or, l'occultisme a pour premier arcane que le surnaturel n'existe pas, non plus que le hasard ; il voit au moindre fait l'opération d'une loi et s'acharne à étendre le domaine expérimental. L'occultiste ressemble à un explorateur hardi, à un pionnier, à un défricheur de l'intermonde : ce qu'il rapporte, en ses relations, n'a pas la rigueur d'un point d'orientation, et il mêle du rêve à son témoignage. Est-ce sa faute, ou la condition même de sa recherche ? Lorsque Renan dans sa préface de la *Vie de Jésus* demandait qu'un miracle se produisit devant ses collègues de l'Institut, il méconnaissait la loi majeure du phénomémisme. Le miracle, opération de l'état de foi, ne peut être obtenu aux conditions mêmes du plus grand scepticisme. Il faut un saint ou un dévot, ou une atmosphère chargée de religiosité, pour que le

prodige s'opère : l'histoire le montre.

La méthode magique s'appelle l'analogie : elle suppose l'inconnu parallèle au connu : c'est un dyptique horizontal et l'arcane majeur n'a point d'obscurité : l'invisible est comme le visible, pour l'accomplissement de l'unité. Au-dessous de l'homme s'étend la série animale, puis la végétale, enfin la minérale. Au-dessus, s'élève la série spirituelle. L'occulte prétend enseigner à dominer les animaux et les éléments : son ambition va même jusqu'à créer d'étroits rapports entre l'homme et les esprits, subordonnant les faibles et les inférieurs et se conciliant la faveur des plus élevés : ici se développe la Magie opératoire du nigromant, la goëtie. Parmi les notes de Léonard de Vinci, j'ai retrouvé une longue réfutation divisée en plusieurs paragraphes : « Si l'esprit emprunte un corps aux éléments — si ayant pris un corps d'air (*corpo d'aria*) il peut se mouvoir

et parler ? » L'immortel peintre de la *Joconde* ignorait le grand arcane : c'est-à-dire l'existence du corps astral, intermédiaire entre l'organisme et l'esprit, qui n'est autre que le *double* de l'antique Egypte.

Dans le corps physique considéré comme une machine, le fluide joue le rôle de la vapeur : mais selon la doctrine, il peut agir sans le corps et à distance. Le corps astral suppose une atmosphère astrale qui reçoit les exhalaisons de l'âme, comme l'air subit celles du corps. Les antipathies et les sympathies, les coups de foudre de la passion, les terreurs paniques, les mouvements de la plèbe soulevée, toute la vie affective s'opère par le fluide et dans cette mer fluidique qui baigne la création. Bien avant que la théorie microbienne intervînt en médecine, elle existait en magie et au point de vue de l'âme.

Les anciens initiés redoutaient la contagion passionnelle comme nous craignons le bacille de la tu-

berculose. Ils pratiquaient une hygiène de l'âme et une prophylaxie sentimentale dont nous n'avons plus aucun souci.

Notre prudence tournée vers le pôle matériel nous distrait de la culture morale : aussi les grands caractères et les puissantes originalités se raréfient, et tout le monde se ressemble par le seul mode vraiment égalitaire : la médiocrité.

Léonard l'a répété après Porphyre « l'âme se fait son corps et le façonne » en agissant par le corps astral sur le corps physique, comme un moule.

Pour expliquer les phénomènes les plus fréquents du spiritisme, il faut connaître les habitants du plan astral que la religion désigne collectivement sous le titre de diables.

« Les élémentals », dit Papus, « sont analogues aux globules sanguins et aux leucocytes de l'homme », ce sont des larves, cellules fluidiques, en mouvement perpétuel de se grouper et obéissant à

la volonté de l'homme ou même à l'incohérence des passions. Le magicien se flatte de les discipliner et de s'en servir à son gré, quoique souvent il soit débordé par la meute des élémentals et parfois dévoré. Car on ne licencie pas plus commodément ces étranges auxiliaires qu'autrefois on ne se débarrassait des bandes mercenaires : et la solde, qu'il faut payer aux reîtres fluidiques, atteint parfois la ruine d'une santé, d'une raison !

L'autre catégorie des habitants de l'astral échappe à une désignation précise : élémentaires, disent les uns, esprits ou désincarnés, disent les autres : ceux-là, âmes en peine, âmes du purgatoire qui achèvent de purger un dam. Quoique les annales soient remplies de leurs manifestations, il est bien difficile de leur appliquer un déterminisme, sans dépasser la crédibilité.

L'élémental, la cellule fluidique, représente la création perpétuelle, quoique momentanée et impar-

faite, de nos sentiments. En bénissant, en maudissant, nous coagulons des élémentals : ces cellules obéissent à un instinct impérieux de se réaliser et chaque fois qu'une projection de l'âme humaine leur fournit un courant où se précipiter, un mouvement où s'activer, elles accourent. Les élémentals sont les pierres invisibles que le sorcier jette à son ennemi ; ils sont les vénéfices que la passion et le vice ardent projettent sur l'être désiré : particules de vie et de mort, de chance et de fatalité. Par eux, le saint opère des miracles et Cagliostro des impostures, ce sont les fruits vivants de l'arbre du bien et du mal. Le fou n'est qu'un malade du corps fluidique ; car la folie, selon l'Egypte, s'appelait la maladie du double, et quiconque subit l'emprise d'une idée fixe devient un malheureux, nerveusement rongé par une végétation d'élémentals. Cette matière active qui tend sans cesse à se mêler à l'action humaine, réalise les passions for-

tes ou désordonnées, se teinte de désespoir, pousse plus vite celui qui va se noyer, ou, comme un vent de victoire, gonfle les voiles de l'ambition. Ce sont des pions invisibles au jeu de la vie, qu'on pousse sans le savoir et qui se vivifient à notre contact. Lorsque le fakir fait ses prodiges et le sorcier ses maléfices, ils agglomèrent ces cellules éparses et les projettent dans un but déterminé.

Cette théorie, que nul avant Eliphas Levy n'avait exprimée, de façon compréhensible, contient l'explication d'un grand nombre de faits surnaturels. Il reste encore à produire sa démonstration officielle : elle ne disconvient pas au rationalisme : ces forces embryonnaires, notre instinct les emploie incessamment. Une avalanche de questions subsidiaires se précipite de ce point une fois admis : et leur solution reste indécise.

Que devient la cellule astrale, particule de mouvement tout à fait neutre, une fois qu'elle est entraî-

née dans un courant de volonté ? Elle reste probablement teintée de la passion même qui l'a enrôlée. Dès lors, ce qu'on appelle le plan astral, c'est-à-dire la seconde atmosphère ou air fluidique, est sillonné par de nombreux courants contradictoires ; des vagues passionnelles poussent l'homme aux sens les plus divers.

De plus, le corps astral individuel se colore de nos propres sentiments et agit comme un aimant sur les cellules identiques. De là ces proverbes (les adages expriment en général, sous une forme banale, l'expérience la plus ancienne) ; « On ne prête qu'aux riches »; « Un malheur ne vient jamais seul » ; « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es ».

Les propositions magiques, obscures dans leur expression hiératique et alors impressionnantes, existent presque toutes en langage de La Palisse qui échappe à notre attention. Il y a deux façons de cacher un secret, le symbole et la

banalité. Le Mistigris de Balzac dira : « les extrêmes se touchent », en riant ; et le hiérophante, avec gravité : « l'analogie s'opère par l'harmonie des contraires ».

Le mystère, diamant aux innumérables facettes, dépend de l'intelligence qui le regarde : il ne renvoie à l'esprit que sa propre lumière ; voilà pourquoi l'approche en a toujours été défendue, par les philosophes comme par les prêtres, au commun des hommes. Au bout des profondes recherches, on ne trouve que soi : et si on est inférieur, on devient fou ou méchant, car on se voit alors à l'état démesuré ; et le démesuré de la bassesse et de l'imbécilité est un spectacle abrutissant.

On pourrait indifféremment suivre un traité de perfection chrétienne ou d'ascèse magique, tellement le but identique implique de semblables règles. Pour commander, il faut d'abord s'affranchir : le paresseux, le luxurieux, l'irascible, impuissants à se gouverner,

peuvent-ils prétendre à une vraie puissance ? Lorsque Bossuet appelle une vertu une habitude, il parle en initié : mais l'habitude n'est qu'une coloration morale du corps astral et les dictons l'enseignent : « Il n'y a que le premier pas qui coûte » ; « l'habitude est une seconde nature ». Pourquoi est-il si courant de répéter : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter » ? Les goûts et les couleurs constituent littéralement l'être fluidique ; les irritant, on s'attaque à la personne, comme si on la frappait physiquement. Les anciens connaissaient l'existence d'une atmosphère morale, d'une ambiance passionnelle. A Jérusalem, on devient fanatique même sans foi, comme à Paris on devient sceptique avec les meilleurs principes et non par un mouvement de l'esprit : l'âme collective agit ainsi sur l'individu.

L'intimité produit un décalque partiel d'un être à l'autre. Les gens d'un même état se ressemblent et

le chien reproduit souvent le caractère de son maître. La société moderne en imposant l'uniformité extérieure banalise l'esprit même ; et l'originalité ne paraît que par l'égoïsme individuel des appétences.

Nous expirons de la pensée et nous en aspirons sans cesse ; et cela s'opère par l'émanation fluidique. Ainsi, dans cette modification incessante que l'air astral opère sur notre réceptivité, le libre arbitre même, s'il n'est pas directement attaqué, subit mille déviations : et l'analyse de cet entrecroisement d'actions et de réactions aboutit au vertige : voilà pourquoi la volonté apparut à Balzac la clé de l'Occulte. Elle est nécessaire à notre conservation autant qu'à nos desseins. Les cérémonies ne servent qu'à l'entraîner, les gestes et les paroles qu'à la projeter. Mais cette projection n'est qu'une augmentation de positivité fluidique. « La volonté et la liberté sont la même chose », a dit Bœhme. En effet,

il faut choisir entre l'inertie et l'action. Le cerveau humain est un générateur de force cosmique de la qualité la plus subtile, qu'il tire de l'énergie inférieure de la nature brute : l'adepte complet a fait de lui-même un centre rayonnant de virtualités. Il projette dans le monde visible les formes que son imagination a construites dans l'invisible, au moyen de la matière cosmique inerte.

Si l'occultiste ne se proposait que des fins de perfection individuelle ou d'investigation transcendentale, il serait le plus honorable et le plus honoré des hommes, réunissant à l'idéal du saint celui du savant. Par malheur, il reste passionnel et cède souvent au désir sacrilège de prendre les vases sacrés pour son propre usage. L'impression de penser plus haut que les autres et de comprendre presque l'incompréhensible, génère un orgueil insensé et qui se manifeste par des assertions déraisonnables. L'humilité ne se rencontre pas

dans ce domaine, où, la personnalité sans cesse environnée de mirages, on croit voir par instants le geste même de Dieu, sinon sa face ! Chez le sorcier, qui est le méchant de l'hermétisme, l'orgueil ne dédaigne pas, il se venge, il se consacre aux œuvres de haine. Parmi les myriades d'histoires goëtiques, on n'en trouve pas une seule où le mage noir fasse le bien. On le raille, on le repousse, et il se venge : il fait mourir les bestiaux, il noue l'aiguillette, il jette le mauvais sort : jamais il ne guérit, sauf les maux qu'il déchaîna lui-même. Le bien n'est pas en son pouvoir, parce qu'il n'est pas en son âme : on n'opère que des œuvres similaires à sa nature. Certes, on a brûlé bien des malades comme magiciens et magiciennes, et il n'est pas à souhaiter que le crime de magie reparaisse dans le Code ; mais il serait téméraire de croire à l'innocence de la sorcellerie, parce qu'on ne la trouve plus devant les tribunaux ; il y a encore des

empoisonnements et des agressions de volonté ; il y en aura toujours.

Interrogé sur la réalité des promesses magiques, un penseur sincère répondit : « La Magie réalise tout ce qu'elle promet ; car elle nous ôte les désirs que nous lui apportons, et les remplace par d'autres. » Celui qui obtint cette réponse ne demanda point de commentaire et s'enfuit. Il avait songé, sans doute, à la pistole volante qui revient toujours dans la poche de son possesseur, à la main de gloire, main de supplicité qui rend invisible ; au vénéfice qui assure la conquête de toutes les femmes et peut-être encore à un talisman qui le fit monter d'un trait au plus haut grade d'une carrière. Or, la curiosité du plus grand nombre revêt ce caractère d'avidité et d'intérêt. On veut tricher avec la loi de travail, avec la loi d'épreuve, sans songer qu'il n'y a qu'une habileté certaine, démontrée : être un juste et le cacher. Ce monde appartient aux médiocres et, sauf en art, la loi du

succès n'est autre que l'adaptation de sa personnalité aux temps et aux hommes. Subjuguer par une volonté fulgurante ou désarmer par une apparente ou réelle passivité, ce sont les termes mêmes de l'ambition ; et la magie ne donnera pas d'autre formule, si ce n'est la force du renoncement. Les saints abondent en miracles, non pas les mages. La pureté d'une volonté est plus féconde que sa force : et si les sciences occultes traînent avec elles l'anathème de tous les pouvoirs, c'est que la vertu n'accompagne pas d'ordinaire l'initiation, et qu'il y a déséquilibre entre la supériorité des vues et la bassesse des mœurs, chez l'initié.

« Il faut être prompt et actif comme les sylphes ; flexible et attentif aux images comme les ondins, énergique et fort comme les salamandres, laborieux et patient comme les gnomes, pour conjurer les quatre éléments. » Celui qui traduira cette phrase dans un sens littéral se trompera : il ne sera ni

à l'abri d'un coup de vent ou d'une vague, ni garanti contre les brûlures et les chutes : mais la promptitude dans l'activité, la souplesse d'esprit dans l'attention, l'énergie dans la force et la patience dans le labeur, constituent des conjurations puissantes et dont l'effet est certain, non seulement sur les éléments, mais sur les hommes même et sur la destinée. Nous lisons les anciens livres avec d'actuelles habitudes et les expressions figurées nous leurrent. La femme de Loth fut nitrifiée (au sens de pétrifiée) et non pas changée en statue de sel : beaucoup de miracles bibliques sont nés d'une expression figurative prise au propre ; et la plupart des incriminations contre l'occulte n'ont pas d'autre origine. Quand le pseudo Hermès, après l'énoncé de l'analogie, conclut et dit au disciple : « Tu auras ainsi toute la gloire du monde », insensé celui qui traduira cette promesse en prophétie d'honneurs civiques !

Commander signifie s'affran-

chir : l'homme chaste et tempérant commande aux passions, et le vulgaire entend qu'il a la puissance de les déchaîner. Le maître de l'Amour sera, en occulte, le renonciateur ; l'imagination grossière concevra au contraire un invincible Don Juan. Ce sont ces fausses lueurs de succès sans mérite, de pouvoir sans effort, de richesses sans travail qui attirent les hommes privés de raison et de morale, comme de lourds phalènes, vers le flambeau initiatique.

L'Occulte n'est pas la carte biseautée qui permet de tricher à la table du destin. Réussir par le bien ou par le mal constitue une vocation : l'arrivisme est un instinct propre à une série d'hommes. Les fortunes ne naissent jamais de la réflexion, de l'étude, ni du travail, ce sont des fruits spontanés de l'individualisme : car une faculté est un inconscient supérieur et elle constitue la destinée. Si cela n'était pas vrai, comment un Balzac aurait-il manqué ses entrepri-

ses même les plus minimes, comme celle de l'imprimerie ; comment Léonard, ce prodigieux savant, aurait-il gâté ses tableaux et ses fresques, par des vernis de son invention ? L'antique Égypte obligeait chacun au métier héréditaire, sauf au cas de génie ; et elle était sage. Mais les métiers ne satisfont que la nécessité : le luxe et l'abondance dépendent de l'astralité.

L'astrologie est la doyenne des sciences occultes ; les zigurrats ou tours à étages, comme la Tour de Babel, étaient en même temps des temples et des observatoires : les Orientaux, rapportant toutes les sciences à l'homme, demandaient aux cunéiformes célestes la connaissance de l'avenir. Suivant l'état du ciel, au lieu et à l'heure de la naissance, on dressait le thème ou horoscope, c'est-à-dire la disposition des planètes dans les douze maisons solaires. On faisait aussi l'hypothèse d'un évènement, voyage, mariage ou bataille.

Si la prévision des faits était su-

jette à des erreurs d'interprétation, du moins les penchants et les facultés se révélaient en une psychologie préventive d'une grande utilité ; elle avertissait les éducateurs. Dès que le jeune homme était capable de culture, on l'instruisait suivant l'Art Notoire. Cette méthode consiste, pour l'étude d'une langue, à savoir par cœur un texte avant de connaître le sens des mots ni la syntaxe. Qui voudrait apprendre la musique, selon ce système, commencerait par s'inculquer machinalement un prélude de Bach. Pour ce qui relève de la mémoire, l'occulte préconise l'application mécanique au début. La méthode Jacotot qui a pour devise : « savoir un texte et y rapporter tout le reste » dérive de l'art Lullien. Rien ne faciliterait autant l'étude simultanée de plusieurs langues que l'identité du texte connu. On utilisait soigneusement le sommeil en pédagogie hermétique : du reste, quel écolier ignore l'avantage de lire, avant de se coucher, les leçons

du lendemain ? A l'adolescent on apprenait la théorie des signatures : « les correspondances de forme sont des similitudes dynamiques ». Botaniquement une plante est spécifique du membre humain auquel elle ressemble ; les signatures animales de l'homme constituaient l'élément de la physiognomonie, et non seulement les signatures de conformation céphalique, mais celles perceptibles dans les mouvements, le regard et la voix. A l'approche d'un individu, l'élève reconnaissait un loup, un chien, un renard. Arrivé à ce que nous appelons les humanités, on lui donnait des tables de rapports, des roues qualitatives qui lui permettaient d'être abondant et méthodique en toute matière. L'art de Raymond Lulle figure une habile restitution de ces tables multiplicatrices des idées, qui, par des effets prestigieux et simples, préservaient le jeune esprit de la séduction sophistique. Il ne devait s'attacher qu'à quelques notions dont la prin-

cipale pourrait s'appeler la loi d'évolution et d'involution, c'est-à-dire le double mouvement qui constitue le cercle vital. Par le fait de la naissance, l'esprit s'involue dans la matière : par la mort, il évolue vers la zone supérieure. Mais il doit passer par divers stades : commençant par l'animalité du nouveau-né, parvenant à la sentimentalité, pour aboutir à l'intellectualité. D'où une hiérarchie très nette des humains : les instinctifs, les animiques et les spirituels.

Le péché entraînait donc, pour l'ancien initié, un péril d'involution qui retardait son devenir, tandis que la vertu et l'étude accéléraient son mouvement évolutif.

A l'extrémité de l'involution volontaire et délibérée, s'ouvrait l'indéfinissable néant dont les animiques ont fait l'enfer. Car la doctrine du Karma existait dans tous les temples et se phrasait ainsi : « Tu as reçu une âme immortelle ; mais elle est comme une lampe et si tu la laisses éteindre, elle ne se

rallumera jamais. Chaque pensée de paix avive cette clarté, et tout délit la fait pâlir. Sois donc vigilant. Une bonne action compense une mauvaise, mais rien ne s'efface : ton éternité sera faite du total de tes pensées ». Quoi de plus logiquement moral que cette conception de l'homme, artisan de son éternité et averti du vrai sens de la vie ! Résolu à être clair, à ne pas employer la terminologie aride du sujet, je ne dirai pas les commentaires que j'ai apportés sur ce mystère étrange du péché originel. Il suffit d'écouter en soi la double voix de l'esprit et de la matière pour découvrir que l'homme est condamné à l'imperfection en ce monde, parce qu'il se compose d'éléments trop contradictoires. Quel abîme entre la tête qui conçoit l'infini, l'éternité, l'idéal, l'absolu, et ce ventre qui veut se remplir deux fois par jour sous peine de souffrance et de dépérissement ? Quel équilibre est possible pour cet être dont le cerveau est plein de l'idée

de Dieu et que meuvent des instincts d'animal ? La Mort rompt ce déséquilibre, l'organisme disparaît : mais ce n'est pas impunément que l'esprit a vécu si longtemps avec le corps, et une période pleine d'angoisses s'ouvre au lendemain de la mort. Le corps astral ne s'évapore pas, quand les organes se dissolvent, il devient à son tour le corps de l'esprit et l'opprime par sa puissance encore terrestre. Plus l'individu fut passionnel, plus ce nouvel état est tragique. Qu'on y songe : des habitudes organiques invétérées, et point d'organes ! Combien de vieux de la vieille, de durs à cuire de la Vieille Garde ont confessé souffrir de leur jambe coupée ; et des manchots avoir mal à leurs bras tombés depuis longtemps. Ainsi l'âme du désincarné « pleine encore des sentiments et des sensations de l'existence physique, plus souffrante d'avoir quitté son effigie que de s'y tordre de douleur, voit sa clairvoyance frappée de cécité par habitude des

yeux, et son entendement de surdité, par habitude des oreilles. L'état des aliénés les plus désespérés ne donne qu'une faible idée de ces souffrances posthumes qui peuvent durer des siècles. Cette âme ne voit plus que la nuit, n'entend plus que l'inouï, ne mesure plus que l'insondable et n'a plus qu'une pensée, qu'un sentiment, qu'une sensation : le vertige des épouvantements » (Saint Yves). On voit que le Verbe religieux et le Verbe magique se ressemblent, et que le Purgatoire a les mêmes traits dans les deux doctrines. Ce parallélisme ne cesse pas. La Religion contemple le mystère avec son cœur et l'occulte le conçoit avec son esprit. Et l'un ne saurait se substituer à l'autre.

Nous voici arrivés à cette nigromancie qu'opérait jadis avec tremblement un homme aux passions farouches, à la volonté âcre et entraînée, et qui, aujourd'hui, sous le nom de spiritisme, est devenue une curiosité dont les gens du

monde s'amusent. L'évocateur du Moyen-Age et de la Renaissance traçait un cercle, l'épée à une main, la baguette de l'autre, et commandait durement à l'invisible de paraître, le menaçant de punitions, comme Prospero menace Caliban dans *la Tempête*. Et l'esprit obéissait, comme malgré lui, à la puissance des signes et des paroles consacrées. Le renouveau nécromantique qui s'est produit au milieu du XIX[e] siècle manifeste un caractère différent. Ni Allan Kardec, l'instituteur français, ni Crookes, le savant anglais, ne conjurent les esprits : leur commerce avec l'invisible revêt une expression tendre et douce, sans effroi. Ce n'est plus la volonté d'un initié qui arrache des désincarnés à leur repos ou à leur errance, pour en faire les instruments de sa recherche : c'est une rencontre où l'intermonde se manifeste par sympathie aux humains attentifs et plutôt implorants qu'impérieux. Chose remarquable, ce sont les veufs qui deviennent le

plus souvent spirites : la douleur les pousse aux consolantes illusions ; beaucoup de femmes se servent du spiritisme pour dominer leur mari ou leur amant, et la plupart y réussissent.

L'erreur spirite est la réincarnation : erreur antique et d'origine orientale, particulièrement endémique dans l'Inde et attribuée à Pythagore. Quel profit d'évolution l'homme tirerait-il d'une nouvelle vie terrestre, si l'expérience de la première lui est ôtée ? Dans les *Vainqueurs* de Wagner, une fille de brahmane a méprisé l'amour d'un tchandala, elle renaît dans la dernière caste et ressent à son tour les affres de l'amour dédaigné : poétique imagination qui ne soutient pas la critique. La nature se renouvelle sans cesse, mais ne recommence rien : l'individu se transforme, il ne répète aucun état de son évolution. On ne repasse jamais là où on a passé, et chacun n'a qu'à se souvenir : une impression ne se retrouve pas. Rien ne se revit.

Le désincarné ne se manifeste que s'il trouve un point d'appui dans l'état fluidique d'un ou de plusieurs vivants. Que ce soit le fluide de l'invisible qui agisse sur la table, sur le crayon, ou que ce soit celui des assistants, l'opération a toujours, pour moyen, la coagulation des cellules astrales. Cela rend le contrôle très difficile. Manifestations dynamiques, craquements, coups frappés, manifestations optiques ou apparitions, enfin apports d'objets matériels, autant de phénomènes qu'on ne peut nier. Mais le spiritisme a compromis sa gravité, en croyant que les plus grands génies venaient se déshonorer, sous le crayon des médiums, écrivant des lieux communs analogues au niveau intellectuel de l'assistance. N'est-ce pas insensé de prétendre que Platon consent à distraire une assemblée bourgeoise où personne ne l'a même lu et que les plus nobles personnages de l'histoire accourent à l'appel d'un désœuvrement illettré et souvent niais ?

La question de la médiumité n'a pas de type plus complet que Home l'Américain. Il entrait, paraît-il, en rapport avec l'âme de sa mère et par son entremise décrivait des êtres à lui inconnus. Sa présence déterminait des bruits inexplicables, les portes s'ouvraient seules, les meubles se soulevaient, des crayons écrivaient sans main qui les tînt, enfin des mains touchaient les assistants. Sir Edward Bulwer Lytton attesta avoir saisi et tiré ces mains ; elles étaient chaudes, mais sans os et se fondaient sous la pression. Ces mains ressemblaient aux gants dont on se sert pour développer en photographie, gonflés d'air chaud. La matérialisation de Katie King, obtenue par Williams Crookes dépasse de beaucoup les phénomènes de Home. Au moyen âge, Home l'inconscient eût été brûlé comme possédé et Crookes mis à la torture comme magicien.

Beaucoup de gens croient au diable et lui attribuent les actions

spirites et magnétiques. Ils ne se trompent pas absolument : et l'étymologie du mot désigne bien ces forces éparses, errantes, que l'homme mobilise à son gré, mais qu'il ne licencie pas aussi facilement. On ne dissout pas comme l'on veut ce qu'on a coagulé, et pour les nerveux ce domaine fourmille de dangers. Le médium est un malade toujours. Il faut que le sujet projette au-dehors son corps astral pour aller au devant du corps astral désincarné : cette faculté est impossible à l'état normal. Qui n'a pas été étonné d'entendre deux hommes d'une égale valeur se mépriser visiblement l'un l'autre, parce que l'un croyait et que l'autre niait ces matières ? L'un avait vu et l'autre n'avait pas vu : et il n'y a pas d'autre raison des opinions. Celle-là est irréductible, car le phénomène psychique a l'intermittence pour loi et nul ne sait s'il répètera demain l'expérience d'aujourd'hui. Par notre éducation étroitement

positiviste, nous sommes tentés de rejeter cet insolent phénomène qui a lieu, semble-t-il, quand il lui plaît, qui se produit, et que nous ne produisons pas.

Ce dépit disconvient à la vraie science : le fait vaut comme fait, même absurde. Une chose a lieu : la niera-t-on parce qu'on ignore sa cause ? Il résulte des cinquante dernières années qu'on emmagasine le son, la force, la parole et qu'on les transmet à de grandes distances, et on refuserait de croire à la télépathie ? On a fait du fluide électrique un moteur, et on nierait ce même fluide comme moteur dans l'être humain ? Ce sont là des inconséquences.

Il n'y a pas de mouvement sans force, ni de force sans matière, mais la matière a des états subtils et qui échappent à notre ordinaire déterminisme. Le visible n'est pas la condition même de la réalité. Lorsque le marquis de Puységur magnétisa un arbre, c'est-à-dire chargea cet arbre d'électricité hu-

maine et y amena les paysans malades pour les soulager, il vérifia l'assertion de Mesmer, en l'amplifiant. Depuis, le magnétisme repoussé pendant un siècle par les savants officiels a été accepté sous une forme fausse : l'hypnotisme. Obtenir le sommeil par secousse nerveuse ou fixation d'un point brillant, c'est forcer le patient à projeter le fluide qui doit l'endormir : c'est un procédé barbare et toujours funeste. Le vrai magnétisme opère par le fluide du savant sur le péresprit du sujet et cette opération veut la lenteur, la douceur, je dirais presque la charité. Juste châtiment d'un procédé de paresseux et d'égoïstes, l'hypnotisme officiel des hôpitaux ne produit pas la lucidité, cette faculté prodigieuse qui supprime la distance et offre l'état périphérique de la sensibilité, momentanément délocalisée. Le somnambule voit et entend en esprit, sans le secours des yeux ni des oreilles.

Étrange fortune que celle du

magnétisme qui se manifeste parfois de façon fulgurante et jamais dans des conditions officielles ! Je connais vingt personnes d'un discernement égal à celui de l'Académie des Sciences qui ont expérimenté jusqu'à entière conviction : et aucune ne se hasarderait à convoquer les cinq classes de l'Institut pour une reproduction de ces phénomènes. Car certainement ils ne se reproduiraient pas. Pourquoi ? C'est un mot déplorable que celui-là ; il entraîne des réponses incroyables et génératrices d'autres interrogations.

Il existe des vénéfices puissants et les débauchés même instruits, même immoraux, les ignorent ! Pourquoi l'activité cérébrale de l'antiquité était-elle concentrée sur le phénoménisme intérieur de l'homme et pourquoi l'Occident, depuis trois siècles, a-t-il tourné tout son effort vers l'application industrielle des sciences ? Pourquoi sept mille ans de foi, et la présente période d'incrédulité ?

Toute l'histoire est parcourue de fantômes, de magiciens, de démons et d'anges : le surnaturel remplit les annales.

Aujourd'hui on cherche sa trace vainement. L'invisible a disparu et M. Homais en fait honneur aux Encyclopédistes et aux Septembriseurs. Cependant Pasteur donne raison à Paracelse et Berthelot lave les alchimistes du reproche d'imposture. « Le virus dilué remédie à lui-même » — « Il n'y a pas de corps simples ». La prophylaxie commence à s'incorporer dans l'hygiène.

Dans la primitive église, on faisait sortir le commun des fidèles avant de lire de l'évangile de Saint-Jean réservé aux initiés : aujourd'hui, la plus humble dévote l'écoute et cette page garde son mystère aussi bien qu'autrefois. Nous n'avons point d'attention aux choses évidentes et coutumières ; la banalité voile aussi obscurément que le symbole. Les Maîtres de la Magie, s'ils lisaient les traités de

nos jours, s'épouvanteraient de voir tant de révélations prodiguées, parce qu'en leur temps florissait une attentivité extrême. Lorsque M. de Rochas donna la démonstration du corps astral et de l'envoûtement en une seule expérience, nul ne s'émut. Cependant, si en égratignant avec une épingle, la plaque seulement impressionnée, on voit l'égratignure paraître sur le corps du sujet, et que la place corresponde exactement à celle de l'égratignure sur le cliché développé, il faut bien admettre un élément de relation entre la couche sensible du verre et la peau du somnambule ; et cet élément de rapport ne peut être que fluidique.

Papus a bien défini l'état hypnotique « un déplacement de la force nerveuse qui interrompt le courant avec l'esprit ». L'esprit ou, si on veut, la volonté du magnétiseur, se substitue à celui du sujet qui devient un instrument d'une puissance très complexe ; car les

facultés passives de l'endormi, vision à distance, et même perception psychologique, intuitions, présages, sont dirigées par une intelligence calme et consciente. Pour entrer en contact avec la vie fluidique, il faut couper le courant qui va de la périphérie au cerveau, exactement l'interrompre, mais c'est toujours courir ou faire courir un danger ; car l'astral, comme je l'ai dit, est une mer de formes embryonnaires ou avortées qui roule dans ses ondes des volontés de vie à tous les états d'informité : et on peut contracter des maladies fluidiques fort dangereuses.

Celui qui feuillette les anciens livres de Magie, s'étonne de la minutie du cérémonial et de la multiplicité des noms d'anges et de génies à prononcer. Ce répertoire n'a d'autre but que de fixer et de maintenir l'attention de l'opérateur. Il n'est pas utile de comprendre ce qu'on dit, mais bien de savoir ce qu'on veut et de le vouloir fortement. La magie ne réside pas

dans les mots, ils prennent force de notre volonté. On voit aux grimoires des bergers, des noms hébreux et grecs déformés par le copiste illettré : ils auront autant d'action que s'ils avaient leur forme régulière. La Magie est Verbe et non langage et le Verbe est action. Avec Eliphas Levi, elle a quitté le jargon scolastique et s'explique philosophiquement, en théories; mais le rituel reste à peu près le même que chez Agrippa. Prier et penser devraient être les seuls rites du véritable occultisme, car la prière suffit à nous réconforter et à nous défendre. Chaque fois que nous répondons par de l'indulgence à une injustice, nous nous élevons, c'est-à-dire que nous nous mettons à l'abri des peines futures. La vengeance est la plus triste muse, elle nous force à collaborer à l'œuvre de l'ennemi ; vouloir se venger, c'est aviver la blessure qui nous est faite, l'envenimer affreusement.

On doit se défendre, car ce mon-

de est un champ de lutte et le crime deviendrait tout puissant, si la vertu lui cédait sans cesse. Mais la défense initiale, c'est de ne pas changer en idée fixe, en obsession, l'avanie que nous avons subie. Même si on ne croit pas à la nécessité de pardonner pour obtenir le pardon à son tour, il faut s'épargner les transes de la haine. L'orgueil de l'occultiste l'emporte sur celui des autres hommes : comme il s'identifie avec l'objet de ses études, il estime sacrilège ce qui n'est que méchanceté et appelle volontiers sainte, sa colère. L'entraînement magique exalte la personnalité autant que l'ascèse religieuse la contient et l'enchaîne : aussi la perfection serait-elle l'humilité pour l'occultiste et la personnalité pour le moine. Il y a de la vanité dans tout homme et le studieux du mystère se croit engagé à étonner pour obtenir une confirmation de sa puissance ; même s'il parle ou s'il écrit, il se défend mal d'une affectation impérieuse

qui vient du genre de son application plutôt que de sa personne.

« Un poil de ma barbe en sait plus long qu'il n'y en a dans Avicenne et Galien » s'écriait Paracelse, et les Rose-Croix de 1613 cités par Naudé assurent : « qu'ils ne sont sujets ni à la faim, ni à la soif, ni à la vieillesse, ni aux maladies : qu'ils ont un livre où ils peuvent apprendre tout ce qui est ou sera dans les livres faits ou à faire, qu'ils peuvent forcer les esprits les plus puissants à se mettre à leur service et attirer à eux, par la vertu de leur chant, les perles et les pierres précieuses ». Ce sont de pareilles vantardises qui font accourir les méchants et les sots. Si l'Alchimie n'avait pas affiché la prétention de faire de l'or, elle n'aurait point eu de si nombreux souffleurs ; et si le profane savait qu'il ne peut rien obtenir de Mammon par l'occulte, nul doute qu'il s'en éloignerait de lui-même.

Ici se place un avertissement véridique et corroboré par la biogra-

phie de tous les thaumaturges. Le doux Lavater, le prodigieux Fabre d'Olivet ont péri misérablement ; aucun mage illustre n'eut la vie heureuse. Dans cette voie inconnue, on ne s'arrête pas quand on le veut et les fameux pactes avec le démon figurent les conséquences irrémissibles de la témérité. Comment jugerait-on celui qui oserait s'aventurer sur une terre inconnue sans armes, sans provisions, seul et dans l'ignorance totale de la flore, de la faune, du climat, des habitants ? C'est cependant le cas de l'occultiste qui affronte *l'interland* astral. Et encore l'aventurier qui se jette dans une île inconnue peut en revenir et reprendre sa vie antérieure ; celui qui sort de la zone humaine n'y rentre pas seul ; et ce sont de tristes familiers que ceux qui le suivent. Inconvénient de la magie traditionnelle : elle est fille de la solitude, pleine de défaillances et d'hallucinations, elle emploie par tradition des signes morts, désaimantés depuis des

millénaires. A toute époque, l'occulte paraît comme une branche de l'arbre religieux : et elle cesse de verdoyer dès qu'elle s'isole du tronc nourricier : car une religion constitue un foyer de chaleur où l'esprit conscient puise des forces indéfinies. Le mage ne s'écarte de l'autel divin que pour des œuvres égoïstes et noires. L'évocation d'un grand esprit est ridicule, parce que les illustres morts ne peuvent se consacrer au rôle de répétiteurs de la curiosité humaine même studieuse ; et il est plus rationnel de méditer Platon que de l'évoquer : voici ce qui fut répondu à un enthousiaste qui osa appeler Pithagore — Il va de soi que le grand silentiaire n'est pas venu. Qui l'a remplacé ? Nul ne le sait ! La réponse était d'un envoyé lumineux, et prémunira contre maints dangers — :

« Pythagore comme homme n'est plus même assez de cendre pour remplir le creux de ta main, et tu veux le voir ! Quand une intelli-

gence sort de ce monde d'épreuves, elle s'élance à travers les étapes de la purification, vers son auteur qui est l'unique bien : et tu penses que ton appel va l'arracher à sa gravitation vers l'Absolu ! Ce que tu as appelé, c'est le Pythagorisme, c'est-à-dire le reflet astral, que ce philosophe a cristallisé à son image, par l'application.

« Toi qui commandes avec l'épée et t'enveloppes du manteau philosophique, tu ignores qu'une apparition n'agit que sur l'âme ! L'homme ne voit pas simultanément par les yeux et par l'esprit. Tu cherches la volupté du mystère, le spasme de l'au-delà ; tu n'es qu'un spleenique de l'étude, tu demandes des sensations à un ordre de faits où il n'y a plus de sens. Tu veux voir Pythagore ? Ce désir n'a qu'une excuse pour être demandé, et qu'une chance pour être obtenu : l'amour ! Seul il parcourt les degrés de l'invisible et attire à lui le reflet de son objet. Or, tu accepterais la venue de quelque au-

tre grand philosophe. Donc, tu n'as pas sur moi les droits de l'amour et je n'ai pas sur toi les pouvoirs de l'amour ! Ta lecture t'a amené à désirer une vision, ignorant qui appliques les procédés de l'âme aux choses de l'esprit. Le mage est celui qui tire un parti extraordinaire de la circonstance usuelle. Phidias prit un peu de terre et fit son Athéné. S'il avait jeûné quarante jours, et puis évoqué par les parfums et les gemmes la déesse, il eût été un enfant.

« Pense ta vie au lieu de la vivre et tu seras, sinon un Pythagore, du moins un disciple de Pythagore ! Tu ne peux commander qu'à tes inférieurs : l'imparfait, l'informe et l'en-bas seuls t'obéiront ; des êtres douteux et avides grefferont sur ta vie leur vie vacillante, parasites de ta santé, parasites de ta raison.

« La curiosité est une passion et non une vertu. Quand l'inconnu se manifeste, ou sa volonté est supérieure à la tienne, et alors il vient

de lui-même : ou elle est inférieure et alors quel bien en tireras tu ? »

Ainsi parla ce qui n'avait pas de bouche.

Mais il faut finir ce discours et conclure. L'Occulte n'est pas une religion, une science ou un art, mais la part de la religion, de la science et de l'art, que l'Antiquité cachait autrefois et qui échappe par essence à l'intelligence moyenne, c'est-à-dire la Triplicité de rapports dont toute notion est susceptible. L'Occulte n'est pas une doctrine, mais la méthode probatique applicable à toute doctrine et qu'on appelle analogie ; elle procède de l'homme au monde, du visible à l'invisible, du fini à l'infini et apprend à l'initié à préparer son éternité ; car le devenir réalisera notre idéal : nous ne serons que notre rêve et nous n'obtiendrons que notre demande. Malheur à l'homme d'un pauvre désir, car ce désir sera réalisé. Rien n'est que ce qu'on croit, rien ne sera que ce qu'on espère ; rien ne nous sera

fait, sinon ce que nous aurons fait.

L'éternité aura la splendeur de notre foi, la beauté de notre espérance et la chaleur de notre amour: car la miséricorde est identique à la justice.

Mais si nous n'avons ni foi, ni espérance, ni amour, comme ce sont les conditions de l'éternité, nous serons rejetés dans le temps et dissous par les opérations qui lui sont propres.

II

LES FAITS OCCULTES

J'avais quitté le Caire assez tard dans la nuit, et quand j'arrivai devant le Sphinx, il faisait triste et gris : c'était ce moment de malaise où la nuit va cesser, où le jour ne paraît pas encore. Alors les couleurs sont sales et neutres, et les formes apparaissent mornes.

Le monstre sacré, qui n'a plus de nez, semblait une bête d'effroi. Je regardais cette face d'ombre, et cette face d'ombre regardait le point où l'aurore paraît. Une grande tristesse descendait en moi, et toute cette cendre du passé, qui nous oppresse comme le sable du

désert oppresse le colosse, s'accumulait sur mon cœur. Soudain, une lueur passa dans les grands yeux de pierre qui ne sont plus que des trous : le menton plein de volonté s'accusa : les ailes déchiquetées de la coiffure devinrent nettes, et comme si un invisible artiste faisait jaillir l'œuvre de l'ébauche, l'être symbolique venait à la vie. Tout à coup, l'arcature des yeux, le sublime sourire des lèvres s'illuminèrent : le Sphinx renaissait au premier rayon du soleil. Inoubliable spectacle et qui donne le plus pur enseignement de l'occulte : image de la mort ou triomphe de la vie, suivant le rayon projeté.

A quarante mètres du Sphinx, s'ouvre au ras du sol la plus ancienne maison du Mystère. L'intérieur, en forme de tau, seul est déblayé ; les piliers sont carrés ; l'angle droit règne partout, pas une moulure, pas un hiéroglyphe. Le caractère sacré du Temple de granit n'apparaît qu'au poli, à l'ajus-

tage, à l'arête vive de ces cubes énormes qui évoquent le joaillier et non le tailleur de pierre. Cela signifie que le Mystère est un par essence et que les symboles qui le voilent n'ont d'autre raison que l'imperfection de nos esprits.

Depuis qu'il y a des hommes, quelques-uns se sont consacrés au culte du mystère dans chaque époque ; ils forment une suite ininterrompue de belles intelligences, parfois les plus belles de leur race. Leurs œuvres n'expriment pas leurs pensées individuelles, ils incarnent et manifestent les appétences éparses autour d'eux, coryphées prodigieux du sentiment général. Faust étudie la même matière qui se constitue en superstition pour le simple. Là où le poète invente un accent d'expression éternelle, le mage découvre une loi.

L'esprit ne crée point les idées : il perçoit des rapports entre lui et l'idéalité. Or, l'idéalité est une réalité. Le subjectif est le prisme

où la lumière objective se décompose pour se colorer. Les spectacles de la nature, les chefs-d'œuvre de l'art, les mouvements de notre vie passionnelle ne sont que des impressions du Mystère. Les saints, les génies, les poètes, les savants sont ceux qui l'ont senti et exprimé.

L'Histoire déroule devant notre intelligence l'immense procès-verbal de l'expérience. Fabuleuse, erronée, partiale, même en dénaturant les faits, elle exprime toujours l'âme d'une époque. Ce que l'homme a toujours pensé est humainement vrai ; cette constance vient de sa nature même. Or, il a toujours pensé au Mystère à travers la nécessité et les passions. Si les expressions paraissent folles et si la science occulte n'est qu'une colossale superstition, elle tient dans l'histoire de l'humanité une telle place, qu'on ne peut se passer de l'étudier, même en la jugeant vaine.

Les origines de l'Occulte recu-

lent bien au-delà de l'histoire et de la fable même, par des traditions qui défient la critique. L'Hégémonie humaine aurait eu trois périodes avant celle de notre race hindo-européenne : des civilisations jaune, rouge et noire auraient précédé nos temps historiques. Je me bornerai à rappeler la légende de l'Atlantide. Il est soutenable que lorsque s'abîma le continent Atlante, les rouges tentèrent de reconstituer leur civilisation sur les nouvelles terres, fonds de mer exhaussés par le cataclysme ; ils séjournèrent au delta de l'Euphrate, puis traversèrent le désert et, par l'actuel Suez, ils aboutirent au delta du Nil. Cela semble prouvé par les identités des anciens types et des formes d'art. On n'a rien trouvé en Egypte qui appartînt à un temps de formation : les plus anciens monuments sont les plus parfaits. La date de Sargon l'ancien (3800) n'est séparée de Snoproui et des Pyramides que par trois cents ans, et le temple de granit n'a

point de date. Quelques savants avaient deviné que le cunéiforme kaldéen cachait sa clé dans les trigrammes chinois ; mais les armées de la civilisation chrétienne ont réduit en cendres les seuls textes qui pussent éclairer cette transcendentale question. En l'état de l'archéologie, l'Egypte, la Kaldée et la Chine se disputent la plus haute antiquité ; mais l'importance de ses ruines et le point avancé de leur étude obligent à donner la première place à la terre de Ra. Jamais le mystère humain ne fût si complètement dévoilé. L'Egyptien savait que son corps organique était mû par un fluide vital, que son âme serait au jour de la mort séparée de son esprit, pour être jugée : et qu'ensuite l'esprit rejoindrait l'âme, comme exécuteur de la sentence.

A la naissance, l'âme (Ba) se vêt de fluide vital (Niwou) comme d'un manteau. L'esprit (Khou) s'involue dans l'âme. — Le Niwou, c'est à la fois l'âme du corps et le

corps de l'esprit : c'est lui qui fait les miracles, les fantômes, les envoûtements. A la mort, le Niwou s'envole sans s'éloigner de l'esprit (Khou), retourne dans la sphère spirituelle pour attendre la sentence de l'âme (Ba). Le papyrus de Leyde indique formellement que les âmes délaissées par l'esprit cherchent un corps pour reprendre terre, et que si elles peuvent s'emparer d'un organisme, elles commettent tous les crimes de lycanthropie, de vampirisme et d'incubat. Mais l'esprit justicier épuise la résistance de l'âme impénitente, la consume et remonte à son foyer.

Quand on lit au Livre des Morts « J'arrive en épervier et je sors en bennou... je suis le chien d'Horus, » cela signifie des étapes de l'évolution et non d'absurdes métamorphoses. Le scarabée, — ver, chrysalide et papillon — constitue la plus exacte image de l'immortalité de l'âme. Ce sont encore là les formules dévotieuses ; bien plus

ample, l'hermétisme de Thot constituait la science sacerdotale ou Magie. Sans évoquer la scène où Moïse et les Mages luttent de prestige, Maspero mentionne les pièces d'un procès contre ceux qui tentèrent l'envoûtement de Ramsès III, avec des figures de cire. Le sang lunaire, l'ongle, le cheveu, le linge imprégné de sueur sont indiqués comme bases du maléfice.

Hérodote s'étonne que la médecine soit divisée en spécialités. Le rôle donné actuellement aux microbes était rempli par les invisibles. Maspero se trompe quand il dit : « Le temple égyptien tout entier était construit pour servir de cachette à une poupée articulée dont un prêtre agitait les fils. » La vénération dégage un fluide comme tout mouvement de l'âme et dote d'un corps astral, d'un double, l'objet de la dévotion. Le colosse ne bougeait pas, mais le fluide dont il était chargé paraissait l'agiter, sous l'émission nerveuse des fidèles.

L'Egypte est vraiment la terre où la mort a été le mieux connue. En conservant la forme organique, en donnant au double le tombeau pour habitation et la statue pour support, elle assurait aux défunts les plus douces conditions de la désincarnation et tous les répits nécessaires à une évolution sans souffrance. A l'inverse de l'Hébreu qui s'est éclairé par la succession des contacts, en Kaldée, en Egypte et en Babylonie, le Verbe du Nil s'est graduellement obscurci. Du temple de granit sans un symbole, on tombe aux parfums vénéfiques du Temple d'Edfou, au dortoir funéraire des Hapi et à ce Nectanébo dont le chat étranglait à distance les coqs de Darchour et dont les cavales étaient fécondées à Thèbes par le seul hennissement des étalons de Memphis !

Nous ne possédons de la religion égyptienne qu'un office des morts, littéralement un livre de piété destiné aux fidèles ; et la Kaldée ne nous a livré que des con-

jurations. Le grand ouvrage magique de Ninive qui est au musée Britannique fut exécuté par les scribes d'Assourbanipal d'après le texte d'Ereck. Il se divise en conjurations contre les mauvais esprits, en incantations pour guérir, et en hymnes donnant la puissance. Daniel ne distingue-t-il pas, trois classes sacerdotales : les exorcistes, les thérapeuthes et les théosophes.

Astrologie et Démonologie, tels sont les courants majeurs de la croyance du Delta. Le Kaldéen était sans cesse préoccupé du mauvais sort qui vient du milieu du ciel et du sort mortel qui vient du milieu de l'abîme : « les démons pénètrent sous les portes comme des serpents ; ils empêchent l'épouse d'être fécondée, ils enlèvent l'enfant des genoux de l'homme ». Ils habitent, comme nous le dira la légende du Moyen Age, les lieux incultes, le désert, le marais, le ravin. Si la possession était la grande crainte du Bas-Euphrate,

elle affectait deux sortes : on pouvait être possédé par de bons démons et c'était le plus haut effet de la magie : « que le démon favorable pénètre dans ton corps » dit une brique. La Peste et la Fièvre sont des diables. Il y a aussi ceux qui soumettent l'homme et la femme à leurs embrassements, pendant le sommeil. Après l'incube et le succube vient le lutin, le génie familier. Comme l'Hindou récite des mantras pour conjurer les diables les plus communs, l'homme du Bas-Euphrate disait des exorcismes. Le mot suprême, le schem qu'on n'écrit jamais, est un nombre, et la Kabbale juive en fera la base de ses spéculations. Le phylactère, les amulettes, les talismans, ont leurs plus anciens spécimens en Kaldée. On pensait faire fuir les démons en les sculptant épouvantables. Le taureau à face humaine est le bon génie qui veille au seuil des palais et en défend l'entrée aux mauvais esprits. La Kaldée connaissait l'envoûtement,

et on tirerait des briques cunéiformes une goëtie complète et identique à celle de l'Occident. Mais nous ne possédons pas la haute doctrine des Kasdim : elle a enfanté la magie sémitique et on ne s'étonnera pas que les chrétiens, tributaires d'Israël au sens religieux, l'aient été aussi en sorcellerie. La faute impardonnable des occultistes, de Paracelse à nos jours, a été de rouvrir la porte de l'imagination humaine à l'invisible. Personne ne conservera sa raison et sa santé, qui s'inquiètera du démon, des jours, des heures, des lieux et qui croira aux présages, affaiblissant ainsi son entendement. Le fatalisme de l'Orient a opéré comme un remède nécessaire sur des âmes hantées par les innumérables fantômes du monde intermédiaire. Mieux vaut croire que tout est écrit que d'essayer, par d'incessantes conjurations, de désarmer ces ennemis sans nombre que la démonologie décrit. La réaction sémitique contre la superstition fut une syn-

thèse de la superstition même; avec la conception d'un Dieu unique, le sort de la créature ne dépendit plus d'influences secondaires, et le musulman reçut sa paix morale de cette conception : le dogme de la Trinité lui semble encore une idolâtrie, ou, au moins, un polythéisme. La race jaune qui fut mêlée aux Rouges et aux Sémites dans le golfe Persique fit son évolution par le rationalisme. Que l'on interroge le King, le plus ancien rituel, ou le Tao, ésotérisme trancendental, on trouve une théosophie profonde, mais précise et dégagée d'animisme. Confucius même réduit la métaphysique à son adaptation morale : nulle part on n'a si soigneusement revoilé le mystère. Seul, le culte des ancêtres est resté des anciens dogmes, idée merveilleusement sociale qui permet au vivant de glorifier le mort et à celui-ci de bénir et de protéger le vivant. Si l'Occidental avait d'autres soucis que le négoce ou la rapine, il aurait vu dans la men

talité chinoise un caractère réaliste et logicien très semblable au scepticisme moderne : mais l'intérêt est si impérieux de mépriser ses victimes, qu'on s'obstinera encore à ne pas comprendre l'esprit des jaunes.

L'Inde nous est parvenue sous sa forme décadente, c'est-à-dire bouddhique ; et en même temps des anglo-saxons se sont emparés d'un ésotérisme hybride qu'ils ont tâché d'importer en Occident, sous le nom de Théosophie. L'Inde a oublié dans son rêve ses propres origines, et malgré les nombreuses relations publiées et la domination anglaise, nous ne savons rien autre que ce que la critique des textes a donné à Coolebroke et à Burnouf. Cette civilisation à l'état somnambulique ne nous fournira jamais ni son histoire, ni les commentaires de ses doctrines : mais elle nous montre ses yoghis et ses fakirs qui conservent les plus anciens secrets de la thaumaturgie. Quant à la Perse, depuis qu'elle est musulmane, elle

a disparu de la carte intellectuelle du monde : partout où s'implante le croissant, l'idée meurt, fauchée par le cimeterre du Prophète. Mais le Mazdéisme occupe une place considérable dans la mêlée des religions et l'angélologie chrétienne y prend ses origines. On a attribué à tort le nom de magisme à la religion Zoroastrienne. L'inscription de Behistoun relative au règne de Darius, montre que les deux doctrines étaient ennemies : le mot *magus* correspond au prêtre mède, héritier des traditions accadiennes, et celui *d'atharva* désigne le pontife persan, de race arya. Le Zend Avesta porte les traces évidentes d'une double doctrine. Le Mazdéisme pur déteste tout naturalisme : il n'est pas astrolâtre. Il ne faut pas trop rire de la prétention de faire descendre le feu du ciel par les cérémonies magiques. J'ai assisté, à la Pâque grecque de Jérusalem, à la cérémonie du feu nouveau, et les représentants de la Sainte-Russie en grand uniforme assistaient

en croyants, à la venue céleste du prodige.

Je sais le charme infini qu'exercent sur nos esprits saturés de l'horreur moderne, l'évocation des vieux rites asiatiques. La splendeur des images cependant agit plus que la précision des idées : et quelles que soient la joie de boire aux sources même de l'initiation et la recherche enivrante de la vérité la plus vénérable, n'oublions jamais que le génie grec a été le van miraculeux où la tradition s'est épurée et rationalisée. Certes, Pythagore vient spirituellement de l'Egypte, et Orphée, à ne consulter que les documents figurés, est un Arya et probablement un Persan : mais à l'Hellénie revient l'honneur d'avoir fait de la lumière pure avec les couleurs d'Orient. Fabre d'Olivet et après lui le marquis de Saint-Yves ont révélé ce qu'étaient les mystères d'Eleusis et le conseil des Amphyctions. Il suffit d'envisager le *Prométhée* d'Eschyle, l'*Œdipe à Colone* pour découvrir que

nulle part plus qu'en Grèce, la démarcation de l'ésotérisme et de l'exotérisme ne s'accuse autant.

Cette conception d'une science aristocratique et d'une autre plébéienne irriterait le contemporain, comme elle indigne Caliban. N'est-ce pas étrange, que l'on ait pu concevoir la justice sans l'accompagner de cette erreur impardonnable pour une époque qui s'attribue l'esprit scientifique : l'égalité ! La nature n'est qu'une hiérarchie d'espèces, non de fonctions. Si l'on veut que les enfants, les infirmes et les vieillards puissent cueillir les fruits d'un arbre, on devra le tailler de façon à diminuer sa hauteur. Ainsi l'esprit démocratique qui a toujours rêvé l'uniformité des intelligences, arrive logiquement à l'abolition des hautes études parce qu'elles sont impossibles à la pluralité. De Jean-Jacques Rousseau, qui voulait un travail manuel pour son Emile, jusqu'à Tolstoï, qui a fait une paire de bottes en sa vie, on arrive à la courtisanerie du collec-

tif. Les Grecs pensaient autrement. La dévotion, chez eux, déformait le mythe à son gré : au peuple il faut des croyances populaires : du moins ici elles vont se revêtir d'une beauté incomparable, que l'imagination humaine n'oubliera jamais. Les aventuriers de l'Argo cherchaient-ils une toison d'or ? En tout cas, Orphée, rapporte l'initiation. Cadmus vient de la Thèbes d'Egypte fonder une autre Thèbes.

Les *Vers Dorés* de Pythagore, sa doctrine de la Tétractys ou du Quaternaire contiennent assez de lumière pour éblouir et vivifier l'intelligence la plus impérieuse ; mais une malsaine curiosité nous attire vers la sorcière de Thessalie, les lamics, les stryges, les empuses, tueuses d'enfants, violatrices de cadavres, plus ignobles que Circé, plus criminelles que Médée. Les grands initiés s'appellent cependant Platon et Aristote ; l'un servira d'ancêtre aux pères de l'Eglise, l'autre sera le maître des scolastiques au moyen-âge. Pythagore im-

posait un long et pénible noviciat à ses disciples, et le maître de l'Académie n'enseignait pas tout ce qu'il savait. « Ce ne sont pas les livres, dit-il, qui donnent ces incomparables connaissances ; il faut les puiser en soi-même par une profonde méditation, et trouver le feu sacré au fond de son être... C'est pourquoi je n'ai rien écrit de ces révélations et je n'en parlerai jamais ». Les penseurs officiels de notre période ne conçoivent pas cette prudence et ne voient aucun danger à tout dire ; mais l'anarchie est devenue une théorie et elle a ses fanatiques redoutables, qui la réalisent avec l'explosif.

L'Italie ne fut pas, en réalité, la Grande Grèce, comme elle s'intitulait. La pensée romaine n'a point d'envergure. Cependant, Numa a les traits de l'initié, et les vestales sont les aïeules de nos religieuses. Les mystères de la bonne Déesse ne furent pas à l'origine tels que les peint Juvénal. Il y eut à Rome de fortes vertus. Le paganisme ex-

pirant produisit deux hommes singuliers : Apollonius et Julien. Le lecteur de Philostrate est ébloui : la dernière splendeur du magisme passe sans effet, sans autre sillage que celui de la curiosité : et s'il est des martyrs dans l'erreur, l'empereur dont Ammien Marcellin nous peint les derniers moments, mourut pour l'hellénisme, sans prolonger son agonie. Car Jésus-Christ est en vérité l'avénement de la lumière : il réalise les promesses de l'initiation, il résout les problèmes de la conscience ; il donne, enfin par son exemple et par sa parole, la formule vitale de l'humanité. Le Verbe s'est fait chair, et devant cette doctrine vivante, les doctrines mourantes produisent des efforts prodigieux : et la plus morte de toutes, la juive, assemblant les souvenirs de la captivité et empruntant aux Perses, constitue un système qu'elle attribuera à son ancêtre Abraham. Il y a dix-sept siècles que la Kabbale sert de base à l'Occulte, comme la Thorah constitue

le piédestal de l'Evangile. Même le Talmud eût été annexé aux livres sacrés des chrétiens, sans son caractère incohérent de décisions casuistiques, car la loi a soixante et dix faces ! Plusieurs savants ont été stupéfaits de trouver chez les rabbins des formules évangéliques telles que celle-ci : « Celui qui ne se soucie pas des souffrances d'autrui ne vaut pas mieux qu'un meurtrier », et la fameuse réponse d'Hillel à celui qui voulait entendre toute la loi pendant qu'il se tiendrait sur un seul pied : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. »

Il n'y a pas de génération spontanée, ni en métaphysique, ni en physique. Les idées, avant d'être formulées, se révèlent par une aube qui éclaire partiellement beaucoup d'esprits. On dit couramment qu'une idée est dans l'air, et on dit vrai. La pensée qui va être proférée montre des signes précurseurs comme l'évènement, et la perception de ces signes constitue un

art magique. L'homme supérieur, avant de devenir un centre d'expansion, commence par être un point de concentration, un aimant virtuel qui attire à lui les rayons de l'intellectualité ambiante. On n'a pas reconnu, sous les traits du séducteur condamné par le sanhédrin, l'attendu des nations ; mais personne, parmi ceux qui pensaient alors, ne se dissimulait la fatalité d'un grand changement. Le monde attendait une parole, et cette attente était l'effet anticipé de cette parole même.

Eliphas Lévy, Saint-Yves, Guaïta et Papus ont continué la tradition de Reuchlin sur la foi d'Olivet, et l'hébreu passe pour la langue sacerdotale de l'Egypte, Moïse pour très supérieur à ses maîtres du Nil, et le Sépher Iezirath pour l'œuvre d'Abraham. Ces assertions sont lourdes à soulever, d'autant plus que l'œuvre occulte a emprunté à la Kabbale sa terminologie, son algèbre métaphysique. Je dirai seulement que le commentaire vaut

plus que le texte, et j'inviterai le lecteur à comparer au Zohar le Poïmandrès et ce qu'on pourrait appeler l'œuvre Alexandrine. Athènes décadente et Byzance indécise, pendant quatre siècles, l'esprit humain eut Alexandrie pour métropole. Autour d'Ammonius Saccas et de Plotin, le Platon de cet autre Socrate, il y eut un groupement admirable. Il faut lire les *Ennéades,* cet Organon des néo-platoniciens, pour juger de cet effort qui veut unir le dogme à l'expérience, la tradition à la dialectique et l'ascétisme religieux à l'investigation magique. Ils préparèrent les esprits à recevoir la Bonne Nouvelle, amenèrent les Juifs à se créer une métaphysique. Jamais, des pensées si vénérables par leur source, si précieuses par leur nature, si nombreuses par la multiplication du rapprochement, ne se réunirent pour mieux s'unifier sous l'influx de leur puissance réciproque. Suivant la belle expression de Louis Ménard ; « A Alexandrie, l'huma-

nité avait mis au concours les grandes questions philosophiques et morales ; le prix proposé était le gouvernement des consciences ! »

Le gnosticisme a deux faces ; par l'une il revendique l'Apocalypse de Saint-Jean ; par Valentin et Marcos il recommence la tradition noire de la mauvaise magie, qui se dogmatisa avec Manès, fils spirituel d'Arius.

Partout où la femme peut s'élever à la prêtrise, il y a sorcellerie, c'est-à-dire déviation passionnelle des principes. Il faut qu'elle abdique comme la vierge chrétienne pour incarner le divin. Les Saintes Clotilde et Geneviève représentent la magicienne telle que l'Evangile la conçoit. A l'époque même où la loi salique fulmine contre les sorciers, Louis le Débonnaire lance un édit contre les sylphes. Superstition ou réalité, les faits de ce temps sont pleins de mystères. La Sainte Vehme exista en Westphalie dès Charlemagne, et, historiquement, l'existence des Francs Juges

n'est pas niable. Les statuts ont été publiés d'après une rédaction de 1404.

Deux évènements accrurent l'importance du courant occulte : la puissance des Sarrazins en Espagne, et ensuite les croisades. Combien de barons, qui s'étaient embarqués à l'état d'hommes d'armes ne rêvant que prouesses d'épée, revinrent avec des idées nouvelles analogues aux enseignements du Vieux de la Montagne ! Un jour peut-être on s'apercevra que Godefroy de Bouillon était un héros gnostique et que le royaume latin de Jérusalem devait réaliser l'idéal des troubadours. Ces poètes, qu'on se figure exclusivement passionnés d'amour platonique, étaient des mystiques, des illuminés; et les cours ou puys d'amour, des réunions où l'on conspirait contre l'Eglise. Au reste, il fallait bien que le crime de Magie eût quelque réalité pour servir de condamnation péremptoire en toute cause. Nous avons la règle du Temple approu-

vée par Saint-Bernard, mais aucun document ne décèle leur doctrine secrète. Cependant le plus curieux génie présidait aux destinées de cet ordre redoutable.

La banque fut une invention templière : Clément V, en cédant à Philippe-le-Bel, détruisit la sécurité de l'Eglise ; car le Temple était obligé de soutenir la Papauté envers et contre tous. On retrouvera les successeurs de Jacques de Molay sous les traits du Dante et même, hélas, sous ceux de Robespierre, accomplissant la ruine des mêmes institutions dont ils s'étaient au début constitués les défenseurs.

Si le procès de Sainte-Jeanne d'Arc montre que l'accusation de Magie servait à perdre les innocents, la terrible histoire de Gilles de Raiz manifeste que la magie noire ne se passait pas en hallucinations et en démence. Les deux cents squelettes d'enfants trouvés à Machecoul et à Chantocé protestent contre ceux qui voudraient innocenter les sorciers. Le maréchal de

Bretagne cherchait la pierre philosophale et, — aberration passionnelle ou suggestion de sinistres imposteurs, — il la cherchait dans les entrailles fumantes d'enfants égorgés. Il importe peu que le dessein emprunte son espérance à des imaginations, si ces imaginations se concrétisent en infanticides, en homicides. Le sort est une tentative d'empoisonnement : l'intention s'avoue de donner la maladie, la souffrance et la mort : est-il au monde une plus lâche agression que celle qui s'accomplit à distance et invisiblement ? La sorcellerie est littéralement une religion du mal. On ne croit pas au diable, sans croire en Dieu : on n'accomplit pas de rites dénaturés sans confiance à la vertu du rite. Or, le sorcier le plus fou ne demandera pas au divin Crucifié de bénir ses œuvres de haine et de vice. Personne n'invoquera les saints pour obtenir leur aide dans le mal. La Magie noire représente donc la religion du crime. Satan,

antagoniste de Dieu, doit favoriser ce que Dieu réprouve : luxure, avarice, ambition. Si ces goètes ne paraissent que malades ou sceptiques, ce sont du moins des malades fort dangereux et dont la société doit se garer avec rigueur.

On étonnerait beaucoup de gens en développant l'ésotérisme de la *Divine Comédie*. Les corporations de métiers en Italie avaient une initiation, et un détail le prouve : que ce soit sous le pinceau d'Angelico ou de Signorelli, d'Orcagna ou de Memmi, Jésus ressuscité et Jésus trônant dans le Jugement dernier a toujours l'étendard du Temple, blanc à la croix noire, de bout en bout !

Les chroniques de l'Estoile racontent que les prêtres ligueurs perçaient de coups d'épingles les images en cire d'Henri III. Catherine de Médicis pratiquait la Magie et on peut dire que l'Occulte a joué un rôle d'Etat dans les destinées de la France. La superstition d'un monarque suffit à entraîner de

multiples conséquences, moins prodigieuses cependant que le mystère du bois chenu, sanctuaire des discrètes ou dames damées et du grand Fau (hêtre). Si on voulait peindre l'occulte divin et l'occulte diabolique au xve siècle, il faudrait s'approcher de ces deux bûchers, l'un à l'embouchure de la Loire, l'autre à son confluent avec la Seine et faire revivre les cendres mises en terre sainte de Gilles de Rais et celles jetées au vent de Jeanne d'Arc. Cette surhumaine fille, plus ange que femme, réalise un tel idéal de beauté, d'héroïsme et d'illumination, qu'elle suffirait à faire de la France la nation bénie entre les modernes, si elle n'était pas déjà par le génie la Dame et Maîtresse de notre ère. Les actes juridiques contre la Magie se composent de sentences difficilement critiquables.

En 1630, six hommes marchent ensemble sur la poitrine de Magdelaine la Palud, sans qu'elle ressente aucune souffrance : cette pro-

digieuse hystérique accuse son confesseur Gaudefri, et ce dernier est brûlé vif.

Urbain Grandier fut torturé et brûlé vif par ordre de Richelieu pour avoir ensorcelé des religieuses ursulines à Loudun. Or, le curé de Saint-Pierre-du-Marché n'était pas sorcier. A Louviers, dix ans après, les phénomènes de Loudun se reproduisirent. Ces religieuses accusèrent deux prêtres, l'un mort, l'autre vivant : on déterra le mort et on le lia au vivant et ils brûlèrent ensemble. Si le père Girard, de Toulon, au siècle suivant, ne succomba pas aux accusations de Catherine Cadière, ce fut grâce à la puissance de sa compagnie : il était jésuite.

Lorsque la Maréchale d'Ancre répond au président Courtin qui lui demande comment elle a ensorcelé Marie de Médicis : « mon sortilège a esté le pouvoir que les âmes fortes auront éternellement sur les âmes faibles », elle n'explique pas les amulettes et instruments de ma-

gie trouvés chez elle. Richelieu consultait Jean Morin, l'auteur de la fameuse *Astrologia Gallica*. Mme de Montespan fit dire la messe noire à l'intention de garder le cœur de Louis XIV : et les bibliophiles savent que le XVIIIe siècle a vu paraître le plus grand nombre de livres sur la pierre philosophale. Le Régent favorisa des expériences de transmutation. Quant à la Révolution, c'est un sabbat colossal et au grand jour, le déchaînement de l'instinct, mené et orchestré par des sociétés secrètes.

Un sujet mériterait l'effort d'une bonne critique, la franc-maçonnerie. Si on s'arrête à la légende d'Hiram, cette association secrète a pris naissance au retour de la Croisade ; mais les monuments carolingiens du midi de la France, qui portent la date certaine du Xe siècle, ne permettent pas cette opinion. La maçonnerie a dû commencer par des guildes de métiers et particulièrement de bâtisseurs. L'art ogival a constitué le secret

des maçons-architectes de la fin du XIIe au XVe. Cette société d'artistes-artisans, dont Rabelais fut grand maître, a-t-elle quelque rapport avec le Rosencreuz de 1378 ? Un opuscule, paru en 1613, dit que les frères illuminés se proposaient quatre fins : la transmutation des métaux, la prolongation de la vie, l'ubiquité, et la découverte des choses cachées par la divination numérique. Des affirmations étranges et outrecuidantes sont données. Quand et comment l'atelier devint-il loge, et de quelle façon la maçonnerie passa-t-elle en Angleterre ? A la fin du XVe siècle, on ne construisait plus de cathédrales, les châteaux de la Loire, manifestation d'un nouvel art, annulaient les anciens secrets de maîtrise. On peut avancer hardiment que les maçons devinrent les frondeurs de l'Eglise, du jour où elle ne leur procura plus de travail.

Au XVIIe, la maçonnerie parut renouvelée en Angleterre, en y apportant le style classique italien.

La première loge d'écossisme en France date de 1730, avec le duc d'Antin pour grand maître, auquel succéda un maître de danse.

L'apparition du comte de Saint-Germain et du divin Cagliostro a des raisons profondes ; ils ne vinrent pas d'eux-mêmes, en simples imposteurs ; c'étaient les mandataires de puissantes associations, acharnées à renverser l'ancien Régime. On s'obstine à considérer la Révolution comme un mouvement spontané de l'âme populaire, et dans cette cohue de crimes et de boue, parmi le fourmillement des pîques et les hoquets du *Ça ira*, Taine lui-même, en son immortel ouvrage, n'a pas vu, jusque dans l'ombre où ils se tenaient, les sinistres ordonnateurs de 93. L'interrogatoire de Cazotte devant le tribunal révolutionnaire, si on le rapproche de sa fameuse prophétie rapportée par La Harpe, révèle que le grand cataclysme fut préparé et conduit par la maçonnerie anglaise.

Chaque assertion de ce genre demanderait une monographie probante, et cependant il faut indiquer les principaux points historiques où l'Occulte se montre scintillant comme une lueur de follet, dans la nuit des temps écoulés. La superstition ne cesse pas son cours même pendant la tourmente sociale ; Robespierre rend visite à la voyante Catherine Théot comme Napoléon fera venir Mlle Lenormand. L'empereur Alexandre de Russie, après avoir eu dix-huit mois à sa cour Mme Bouche, subit l'influence de Mme de Krudener. Louis XVIII ne fut-il pas étonné par les révélations du paysan beauceron Thomas de Gallardon ?

Enfin, l'assassinat de l'Archevêque de Paris par un prêtre n'a-t-il pas été suggéré, comme les attentats de Clément et de Ravaillac, par la pratique de la sorcellerie et la lecture de l'Enchiridion ?

L'opinion au dix-neuvième siècle a marché vivement dans la voie de l'incrédulité, puisque le vingtième

s'ouvre, en France, par une manifestation d'Etat contre les monastères et par la vieille revendication jacobine du monopole de l'enseignement. Il n'y a d'hérésies qu'aux époques de foi et l'indifférence amène le calme. Mais si le phénomène dit surnaturel se raréfie, la science, qui l'explique, prend une importance considérable. Le baron du Potet a fait beaucoup pour l'ordre de faits qui porte le nom de Mesmer ; non seulement il possédait de prodigieuses facultés d'exécution, mais il a inventé un miroir magique d'une simplicité remarquable. C'est un cercle de papier soigneusement noirci au charbon de bois dont on sait la propriété d'absorption fluidique ; les chats, surchargés d'électricité les jours d'orage, se roulent sur le charbon. Or, il est facile de fluidifier le cercle charbonneux et d'y faire voir à un sensitif d'incroyables choses. Cagliostro employait l'eau pour éblouir et rendre lucide. Or, le magnétisme est indiscutablement la

clé de l'Occulte, et si un des grands adeptes renaissait, en apprenant la publicité de certaines expériences, il lèverait les bras au ciel, en criant que l'abomination de la désolation va régner en Occident. Après enquête, il s'apercevrait que jamais à aucune époque, le magnétisme, malgré son entrée sous le nom d'hynotisme sur le plan de la science officielle, malgré les livres qui en traitent et ceux qui en font et ceux qui en parlent, ne fut aussi bien caché : et cela est providentiel.

Mesmer mérite l'admiration ; il retrouva le véritable magnétisme qui n'est que la vieille théorie égyptienne du Sa.

Le Sa correspond à l'Ambroisie hellénique qui entretient la vie des Immortels, aux fruits de la Freia scandinave. Dans les bas-reliefs de Thèbes, le Dieu fait une transfusion du Sa à son fidèle : ce dernier est accroupi contre les jambes de la statue et lui tourne le dos ; la main du colosse lui fait des passes

sur l'occiput. On illustrerait les manuels de Deleuze, de Du Potet avec des représentations égyptiennes. Le Sa descend, fluide de bénédiction, rayon de vie divine, à la rencontre de l'émanation humaine et leur union opère l'harmonie. Comment l'égyptologue ne voit-il pas le geste du magnétiseur quand c'est Isis ou Thot qui le fait ? On ne constate que ce que l'on cherche et l'archéologue classifie les images, les décrit, les date mais ne les interprète pas. Le temple de Thotmès III, non loin de la statue de Memnon, déroule un cours véritable d'action astrale, le Pharaon opère la vivification des souffles et la distribue aux quatre points cardinaux : Thot et Anubis pratiquent la revivification du mort, et l'image des Dieux vivifie le corps du roi. A Gournah encore, sous forme d'eau ou de fluide, une expansion de vie descend du ciel sur le Pharaon ou monte de la terre et va réjouir le Ciel. On dirait que le Dieu se substante de prières et

d'offrandes comme ce monde vit de grâces et de bénédictions : double échelle de Jacob où la précation s'élance, par où l'obtention descend.

L'occultisme actuel prétend qu'une première période historique, appelée cycle de Ram, étendit le sceptre de l'Inde sur l'Asie et l'Afrique, et que cet Empire du bélier fit l'unité dans le monde oriental. Cette théorie de Fabre d'Olivet a été professée par le marquis de Saint-Yves : elle ne concorde pas avec l'état actuel de l'archéologie, non plus que les assertions sur l'antiquité de la Kabbale.

Historiquement, l'Egypte et la Chaldée possèdent les dates les plus anciennes et non par des textes toujours discutables, mais par des pierres, monuments et statues. Eugène Burnouf rattache la doctrine du Yoga au Sankhya, et l'école de d'Olivet place Krishna près de trois mille ans avant Jésus, c'est-à-dire treize cents ans avant l'hymne le plus vieux du Rig-Véda : il

est donc très difficile de concilier la critique et la tradition sur une civilisation qui ne nous donne qu'une date prouvée, 265 av. J. C., par l'édit du roi Acoka sur la tolérance religieuse. On croit à l'existence de trois Zoroastre : pour la Chine l'obscurité ne cesserait que par la comparaison des trigrammes et des cunéiformes touraniens : mais l'Occident a brûlé la bibliothèque sacrée de Pékin. Les origines sont ici matières mêlées et difficiles : si le lecteur demande à connaître les textes d'occultisme, il n'y a pas à hésiter pour la réponse : ce sont les livres sacrés de chaque race. Ils sont la base de l'ésotérisme : car le pythagorisme vient d'Egypte, le judaïsme de Kaldée, et l'essénisme de la Perse.

Il a existé de grands courants religieux qui n'ont pas laissé de traces scripturaires, comme le Druidisme et la religion d'Odin. Lorsque le mystique d'une religion s'individualise, c'est-à-dire cesse de prier pour penser, il devient occul-

tiste : il abandonne le rite pour l'investigation. C'est en Grèce que le mystère pour la première fois sortit du sanctuaire et s'adressa à la raison humaine : la grande centralisation des mythes et des théogonies, qui s'opéra à Alexandrie, porte le nom d'hellénisme et comprend la naissance simultanée du gnosticisme arya et de la Kabbale sémitique. Les hérésies des premiers siècles offrent encore des formules hellénisantes : mais dès la conversion de Constantin, les différents courants de l'occultisme se fondent en une doctrine bizarrement synthétique où domine la terminologie hébraïque. Jusque-là, le néophyte se présentait à des maîtres qui lui faisaient subir des épreuves : il était conseillé, guidé, à Eleusis comme à Memphis. Au Moyen-Age le myste doit s'initier lui-même ou bien son initiateur n'est pas vraiment son supérieur. Souvent c'est un bohémien, un liseur de mains, un batteur de cartes à demi-médium, et qui séduit sans avoir rien à ensei-

gner. Le désespoir d'amour, la récolte perdue, une offense à venger, voilà le motif de la vocation occulte : en un mot la passion presque toujours apparaît, détestable paranymphe, dans le mariage mystique de l'homme et du mystère.

Quel est le personnage surémiment qui a échappé à l'accusation de Magie ? Il y a des pamphlets rabbiniques qui pensent convaincre Jésus-Christ de magie, et Simon l'antagoniste de Pierre est un magicien.

Quelle est la secte, sans extases et sans miracles ?

Marcus a ses extatiques et Montan ses somnambules frénétiques : pendant la guerre des Camisards, il y eut dans les Cévennes des écoles de convulsionnaires et de prophètes, comme il y en a encore au Maroc. Enfin, Albert le Grand, le maître de Saint-Thomas, porte l'auréole douteuse de l'hermétiste, comme le pape Sylvestre II. En revanche, l'Occulte revendique un bienheureux qui a son office au bréviaire : Raymond Lulle.

La Magie et la religion sans cesse se pénètrent dans l'âme de l'illettré comme dans le cerveau du théologien, car ce sont les deux faces de l'inconnu : la blanche qui apaise et rassure, la noire qui attire et effraye. On appelle pantacles des figures algébriques et doctrinales, de véritables blasons idéogrammatiques, mais au risque de scandaliser les purs magistes, je dirai n'avoir jamais vu plus merveilleux pantacle que le regard du Saint-Jean. L'œil sourit, chargé de promesses, et inquiète par sa profondeur ; cet œil nous voit jusqu'au fond et nous ne percevons que l'éclat de la lumière qui le frappe; cet œil chante comme la voix des sirènes et comme elle, il dégage du danger.

Les génies sont des intuitifs qui expriment les lois surnaturelles avec des images : ils appliquent dans leur création une logique transcendentale qu'ils ne mettent pas dans leur vie : car ils sont des démons, des médiums de l'esprit,

et préconisent les rapports de la vie supérieure et de la nôtre. Leur perception s'appelle une inspiration ; ils attirent l'influx de l'au-delà sans que l'obscuration soit possible, ayant ce critérium infaillible de la beauté qui les avertirait des mauvais courants. La sphère mystique offre des phénomènes prodigieux. Qui n'a été surpris des tentations du Saint ? Par son extrême tension vers la pureté, il attaque, il irrite les impuretés de l'astral, et comme l'astral fourmille d'efforts vers la vie, il s'y fait un combat sans fin entre les cellules pures et impures. Les Chinois, qui sont métaphysiciens les plus pratiques, ont dédié leur admiration à une théorie de la voie du milieu : elle met l'homme en garde contre les dangers de dépasser sa sphère. Sauf des mystiques comme Swendenborg, les grands esprits eurent des idées et non des visions.

Ni Dante, ni Shakespeare, ni Gœthe ne faisaient d'évocations, et tous trois savaient l'Occulte ; ils se

sont sagement contentés de créer des images éternelles; et en cela ils furent des Mages incomparables. Créer dans l'abstrait, créer dans l'âme des hommes, des reflets vivifiants du mystère, voilà le grand œuvre.

L'Evangile révèle plus de lois que tous les in-folios, mais personne ne les y cherche. L'habitude produit l'indifférence ; notre attention, si on ne l'éperonne pas, s'amollit et s'endort. Il faut des excitations à l'entendement comme aux nerfs ; de là l'appareil compliqué et les minuties de la théurgie et parfois son incohérence. Les signes n'ont jamais que la puissance de notre foi, ils la solidifient et la matérialisent ; le talisman ne vaut que par la vertu qu'on lui attribue : mais cette vertu est réelle, comme la pensée qui l'a conçue.

A ce propos, il est utile d'avertir les téméraires que l'érudition, fruit combiné de la curiosité et de la mémoire, n'ouvre pas les portes de l'initiation. Celui qui expliquerait

les sceaux occultes et les pantacles réunis par Trithème, ne serait pas autre chose qu'un héraldiste de doctrines. Il faut créer sa propre formule, inventer une image nouvelle du mystère : on ne le conçoit jamais à travers autrui. Un initié est un esprit qui a fait une version personnelle des textes de la tradition. Or, myrionyme, confuse, protéenne, elle sollicite nos mauvais côtés autant que les bons, car elle correspond à tout l'homme.

« Quand les gnostiques — dit Plotin — prononcent des paroles magiques et qu'ils les adressent, non seulement à l'âme, mais aux principes qui lui sont supérieurs, que veulent-ils ? les enchanter, les charmer, les toucher ! Ils croient donc que ces êtres divins nous prêtent oreille et qu'ils obéissent à celui qui prononce ces sons.

« La magie est fondée sur l'harmonie de l'univers, elle agit au moyen des forces qui sont liées les unes aux autres par la sympathie. Les enchantements n'agissent que

sur la partie irrationnelle de l'âme.

« Tout être qui a quelque relation avec un autre être pourra être ensorcelé par lui ; il n'y a que l'être concentré dans l'intelligible qui ne puisse être ensorcelé. »

Cette conclusion du successeur de Platon sera la règle du sage occultiste : il se concentrera dans l'intelligible. Là, point de visions ni de bruits discordants, et le seul symbole de Rose + Croix exprimera l'harmonie qui est en toute chose, le nom même du bonheur. Par sa forme ronde, par le rayonnement de ses feuilles, par sa couleur de chair, la rose est sœur du lotus du Nil et du Gange ; elle blasonne la beauté et la vie, mais aussi leurs vertiges, leurs excès, leur éphémérité. La Croix, que déjà l'Egypte inscrivait dans le cercle, manifeste la nécessité de l'épreuve, et l'inéluctabilité de la souffrance. Réunir ces symboles, c'est unifier la beauté du corps et de l'âme, donner la charité à Vénus et la beauté au malheur, réaliser les principes

païens et chrétiens dans une mesure qui les rend supérieurs à ce qu'ils sont séparément : c'est réconcilier l'esprit et la matière et non par des violences et au détriment d'un des principes, mais en les pénétrant l'un par l'autre de cet amour qui coule de Dieu sur les mondes et pénètre les hommes purs, jusqu'à leur faire concevoir l'ineffable.

En vain, le moderne rationaliste, fidèle à la méthode expérimentale, poussera sa recherche des causes secondes, dans l'oubli de la cause première. A tous les coins de la création, il trouvera le Créateur : chaque loi lui répètera la gloire du législateur, et l'expérience le mènera à la prière ; comme il courbait la tête sur l'étude du phénomène, il courbera les genoux devant l'imminence de l'Absolu. Comment y aurait-il place pour des négations, dans ce domaine prestigieux où le mysticisme projette son ombre invinciblement, où l'éternité remplace les huit kilomètres

de la ligne d'horizon, où la vie de l'âme s'affirme immortelle !

La curiosité fait place à une autre passion : le trésor découvert, on ne pense qu'à s'en assurer la possession et la jouissance : mais ces faveurs ne sont pas de ce monde, puisque le trésor n'est que la connaissance du devenir. Ceux donc qui approchent de l'Occulte après avoir lu dans la *Gemma secretorum* : « pour faire venir une fille, si sage soit-elle, vous trouver dans votre chambre après souper » sont des sots ou des pervers, et comme tels, ils seront fatalement frappés pour avoir touché à des moyens d'action disproportionnés et infiniment dangereux.

Le mystère autour de nous est semblable à la matière, nous pouvons regarder ou le sol ou le ciel : mais qui provoque le Mystère sera cadavre ou roi de Thèbes ; et on sait la lugubre histoire de celui qui devina !



TABLE



DU MÊME AUTEUR

Amphithéâtre des Sciences mortes

I. COMMENT ON DEVIENT MAGE (éthique), in-8, 1891.
II. COMMENT ON DEVIENT FÉE (érotique), in-8, 1892.
III. COMMENT ON DEVIENT ARTISTE (esthétique), in-8, 1894.
IV. LE LIVRE DU SCEPTRE (politique), in-8, 1895.
V. L'OCCULTE CATHOLIQUE (mystique), in-8, 1898.
VI. TRAITÉ DES ANTINOMIES (métaphysique), in-8, 1901.
VII. LA SCIENCE DE L'AMOUR (ascetique), in-8, 1911.

Théâtre publié

LE PRINCE DE BYZANCE, 1892, *épuisé.*
LE FILS DES ÉTOILES, 1891, *épuisé.*
BABYLONE, 1895, *épuisé.*
LA PROMÉTEÏDE, 1896, *épuisé.*
ŒDIPE ET LE SPHINX, 1902, *Mercure de France.*
SÉMIRAMIS, 1904, *Mercure de France.*

La Décadence latine (Ethopée)

I. LE VICE SUPRÊME (1884).
II. CURIEUSE (1885).
III. L'INITIATION SENTIMENTALE (1886).
IV. A CŒUR PERDU (1887).
V. ISTAR (1888).
VI. LA VICTOIRE DU MARI (1889).
VII. CŒUR EN PEINE (1890).
VIII. L'ANDROGYNE (1891).

IX. LA GYNANDRE (1892).
X. LE PANTHÉE (1893).
XI. TYPHONIA (1894).
XII. LE DERNIER BOURBON (1895).
XIII. FINIS LATINORUM (1898).
XIV. LA VERTU SUPRÊME (1909).
XV. « PEREAT ! » (1901).
XVI. MODESTIE ET VANITÉ (1902).
XVII. PÉRÉGRINE ET PÉRÉGRIN (1904).
XVIII. LA LICORNE (1905).
XIX. LE NIMBE NOIR (1906).

Les Idées et les Formes

LA TERRE DU SPHINX (Egypte), 1900.
LA TERRE DU CHRIST (Palestine). 1901.

La Décadence esthétique

(Les XXV ouvrages antérieurs de cette série sont épuisés.)

L'ART OCHLOCRATIQUE, in-8, 1888.
LE THÉATRE DE WAGNER (les XI opéras, scène par scène), 1895.
LA RÉPONSE A TOLSTOÏ, in-8, 1898.

INTRODUCTIONS à l'histoire des peintres de toutes les écoles depuis les origines jusqu'à la Renaissance avec reproduction de leurs chefs-d'œuvre et pinacographie spéciale, in-4°, format de Charles Blanc : L'*Orcagna* et l'*Angelico*.

LES XI CHAPITRES MYSTÉRIEUX DU SEPHER BERESCHIT (1894).
LA SCIENCE, LA RELIGION ET LA CONSCIENCE (1893).
LE PROCHAIN CONCLAVE (instructions aux cardinaux), (1898).
SUPPLIQUE AU PAPE, POUR LE DIVORCE (1904).

Textes choisis de Léonard de Vinci

PENSÉES, THÉORIES, PRÉCEPTES, FABLES ET FACÉTIES, traduits en français pour la première fois dans leur ensemble et mis en ordre méthodique. 1 vol. in-18, 1907. Couronné par l'Académie française (prix Charles Blanc.) (Mercure de France).

La Dernière Leçon de Léonard de Vinci à son Académie de Milan

Précédée d'une Etude sur le Maître, 2e édition (Sansot).

La Philosophie de Léonard de Vinci d'après ses Manuscrits

(*Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Félix Alcan)

Traité de la Peinture de Léonard de Vinci

Traduit intégralement pour la première fois en français sur le Codex Vaticanus (Urbinas) 1270, complété par de nombreux fragments tirés des manuscrits du Maître, ordonné méthodiquement et accompagné de commentaires.

Orné de 40 figures démonstratives de l'édition princeps et de 100 dessins esthétiques d'après les clichés d'ALINARI, BROGI et FUMAGALLI, 1 vol. in-8 raisin de 248 pages (Charles Delagrave).

DU MÊME AUTEUR

A la même Librairie

LES IDÉES ET LES FORMES

Collection de 10 vol. in-12 couronne à 1 fr.

(*Chaque volume forme une monographie complète*

La Dernière Leçon de Léonard de Vinci à son son Académie de Milan, précédée d'une étude sur le Maître.................................. 1 vol.

Origine et Esthétique de la tragédie.. 1 vol.

Le Secret des Troubadours : *De Parsifal à Don Quichotte*............................ 1 vol.

Le Secret des Corporations : *La Clé de Rabelais*.. 1 vol.

Introduction à l'Esthétique............ 1 vol.

De la Sensation d'Art................. 1 vol.

La Doctrine de Dante.................. 1 vol.

Rapport au public sur les Beaux-Arts. 1 vol.

Le Secret de la Renaissance : *De l'Humanisme*..................................... 1 vol.

De l'Androgyne........................ 1 vol.

L'ART IDÉALISTE ET MYSTIQUE précédé de **La Réfutation esthétique de Taine**, 1 volume in-18 jésus, 338 pages......................... 3 50

LES MANUSCRITS DE LÉONARD DE VINCI, les XIV manuscrits de l'Institut, extraits et commentaires avec un fac-similé, vol. in-8°..... 3 50

IMP. RENAUDIE, 12, RUE DE SÈVRES. — PARIS.

